

Fumagalli, A., 2015, *La vie mise au travail. Nouvelles formes du capitalisme cognitif*, Eterotopia France/Rhizome

### 1 : L'intérêt de cet ouvrage pour les chercheurs d'Org&Co

Un petit ouvrage (97 pages) facile à lire, pour continuer un travail de culture en SHS : ici de l'économie politique articulée à l'Economie de la régulation (Boyer...) et à l'analyse du Capitalisme cognitif (Moulier Boutang 2007).

La poursuite dans les années 2010-2012 de la réflexion des années 2003-2007 sur le nouveau capitalisme (« cognitif »). Donc un ouvrage pris dans un ensemble de travaux qui s'intéressent aux transformations politiques des économies numériques (voir tout récemment -2020- l'ouvrage de S.Zuboff *Le capitalisme de surveillance*).

Ici engagement militant et analyses d'économie politique débouchant sur la préférence pour le « droit du choix du travail » (et pas le droit au travail) et la proposition argumentée et chiffrée –pour l'Italie- d'un revenu universel inconditionnel.

Une réflexion « marxienne » sur le travail, l'exploitation de la subjectivité, « la vie mise au travail ». Avec un appui sur Foucault, et plus encore Deleuze, pour l'analyse du « biopouvoir » et des sociétés de contrôle.

De quoi essayer de se situer et discuter : car si on poursuit des recherches sur les communications de travail ou sur leur management et les transformations organisationnelles en cours, quels liens et quels ponts faire avec ces approches socio-économiques ou d'économie politique ?

### 2 : Pour présenter l'auteur

Pour ma part, c'est en lisant Casilli 2019 que je suis tombé sur cette référence et cela ouvrait dès lors aux « opéraïstes italiens » (Negri...). J'étais passé à côté de l'ouvrage de Moulier Boutang 2007 ; ce dernier ouvrage (la fin de l'introduction et les remerciements p.28-29) permet aussi de voir l'importance du travail collectif ; parmi un ensemble très conséquent, depuis 1997, les recherches dans l'équipe ISYS du labo Matisse de Paris1 et Cosctech, Compiègne. Aussi la revue *Multitudes*. Dans la longue liste des chercheurs remerciés, on y trouve déjà Fumagalli mais aussi Lazzarato (qui a développé dès le début des années 1990 le concept de « travail immatériel »), Vercellone (cité ici pour son travail sur le capitalisme cognitif mais aussi sur le financement du revenu social garanti -2013-)...

La quatrième de couverture nous dit qu'il est Professeur d'Economie politique auprès du département de Science Economique de l'Université de Pavie, Italie (...) Ses recherches concernent la précarité du travail (le réseau San Precario) et les transformations du capitalisme de la modernité.

La préface est de Christian Marazzi qui, en 2005, publiait dans un ouvrage collectif *Reinventare il lavoro* « Capitalismo digitale et modello anthropogenetico<sup>1</sup> del lavoro »

---

<sup>1</sup> « Anthropogénétique », c'est aussi le terme que R.Boyer, dans son ouvrage récent *Les capitalismes à l'épreuve de la pandémie*, La Découverte, 2020, p.90 notamment utilise « Ce résultat est intéressant par rapport à la chronologie des régimes d'accumulation qu'ont proposée les recherches inspirées par la théorie de la régulation. Il semblerait qu'un capitalisme dominé par la financiarisation (Aglietta et Rebérioux, 2004 ; Boyer, 2011) cède silencieusement le pas à un capitalisme que l'on a qualifié en introduction de ce livre comme « anthropogénétique ». Voir ma prochaine note de lecture sur Boyer 2020.

### 3 : Dynamique de l'ouvrage

Analyse rapide, plus parlante que ne serait la reprise de la titraille et du sommaire : c'est un petit ouvrage qui vise d'abord à être quasi un manuel d'histoire de l'économie politique, avec une volonté de retracer historiquement les approches du travail pour les économistes classiques (Smith, Ricardo, Marx) et néoclassiques (Stuart Mill, Nassau Senior), orthodoxes et hétérodoxes (Marx, Keynes) ; il privilégie l'analyse du travail (productif vs improductif) dans une perspective marxiste (le rapport capital/travail dans le capitalisme industriel, la définition de la « valeur-travail » à l'époque du machinisme industriel). (chapitre 1).

Le chapitre 2, après une analyse du passage du capitalisme industriel de type fordisme-taylorisme au « biocapitalisme cognitif », est un retravail de type marxiste avec le concept pas facile de « subsumption » (ce qui est « intégré » par le capitalisme dans la production de la valeur d'échange et le marché : ici toute la vie mise au travail) et, par conséquence, sur la gouvernance en situation de bio-capitalismecognitif. Distinguant, sur toute l'histoire humaine quatre formes de « travail » (1 : labor=travail, 2 : faire œuvre, opus, 3 : oisiveté, otium, 4 : la distraction (ailleurs : le jeu, loisure p.55) AF estime que les différences entre trois de ces formes (labor, opus, loisure) s'estompent actuellement p.55 : les gens sont donc pris dans l'exploitation de leur formation, de leur créativité, de leurs jeux, leur subjectivité même est mise au travail. Le chapitre 3 est un travail d'argumentation politique (2010-2013) sur le revenu inconditionnel de base et sa possibilité en Italie : il faut, pour AF, dépasser le mot d'ordre syndical de « droit au travail » pour préférer un revenu de base inconditionnel et le « droit au choix du travail ».

### 4 : Il peut être intéressant de discuter...

Je vais ici prélever deux thématiques de ce livre et, en passant un peu plus de temps à les exposer et les faire comprendre, ouvrir des discussions que je trouve utiles en « communications organisationnelles ». Pour réfléchir sur cette approche, il me semble important de situer la période dans laquelle ces chercheurs ont travaillé, qui est à la fois caractérisée intellectuellement par un background, une culture partagée à l'époque –ici un appui sur les travaux socio-économistes de l'Ecole de la Régulation, mais aussi les travaux de Foucault et Deleuze- mais aussi caractérisée et limitée par les développements repérables et interprétables des transformations économiques, sociales et politiques de « nouveaux capitalismes » liées à des évolutions techniques « en cours ».

D'abord travaillée ici une thématique que nous connaissons grâce à divers autres auteurs : l'analyse du passage d'un capitalisme industriel « taylorien-fordien » à un autre. Ici c'est la question de l'exploitation du travail qui est analysée à nouveaux frais, mais en la combinant –par le biais du concept de subsumption vitale- avec une analyse du bio-pouvoir propre au biocapitalisme cognitif. La seconde thématique ne nous est pas inconnue non plus et concerne les analyses des transformations du travail et de la mise à contribution généralisée de la « subjectivité ». Plusieurs aspects du travail sont ici relevés : tout à la fois la question de la précarisation des travailleurs, les transformations de l'emploi et celle du type de « travail ». De fait ce n'est pas seulement un travail « intellectuel » ou « cognitif » qui est sollicité, ce sont une série d'« occupations » de temps de vie ordinaire hors emploi qui sont exploitées (La vie mise au travail).

4.1 : des entreprises « post-fordistes » au capitalisme biocognitif : des mutations et un changement radical.

C'est dans son 2.1 : « Le passage du Fordisme-Taylorisme au bio-capitalisme cognitif » qu'AF caractérise plusieurs modèles productifs -46- qu'il s'agissait de dépasser (« depuis le modèle toyotiste du just-in-time... avec la présence d'éléments cognitifs et langagiers... jusqu'au modèle des districts industriels et petites entreprises, en passant par le développement des filières productives qui tendent à s'internationaliser sur une base hiérarchique »). Mais, dit-il, utiliser la formule « post-fordiste » ne permet pas de saisir les caractéristiques spécifiques du nouveau régime d'accumulation. Comment saisir les déterminants de la transformation du capitalisme industriel ?<sup>2</sup>

Le post-fordisme, c'était déjà 1 : la diffusion des TIC aidant le passage du contrôle de la production au contrôle des sources d'innovation (R&D), et évolution de la propriété industrielle vers la propriété intellectuelle (du copyright vers la marque-brand) ; 2 : des innovations dans les transports –containers et internationalisation sélective de la production (la chaîne de valeur bien au-delà de la supply chain) ; 3 : des innovations dans les marchés financiers : non plus lieux de drainage de l'épargne fordiste mais domaine privilégié de la valorisation de l'entreprise capitaliste et source directe de financements et donc de contrôle). D'autant plus que les assurances privées (fonds) se substituent à l'Etat et que les politiques monétaires des Etats perdent autonomie et centralité dans les cours boursiers -47

Pour AF, après la guerre du golfe 1991 on se dirige vers un nouveau paradigme d'accumulation et de valorisation, avec de nouveaux pivots : la marchandise « connaissance » et de « nouveaux espaces (géographiques et virtuels) ». D'où de nouvelles économies d'échelle dynamiques –économie d'apprentissage-learning, et économie de réseaux-networks. Citation Vercellone capitalisme cognitif 2006. « Le terme de capitalisme désigne la permanence, au cours de ses transformations, des variables fondamentales du système capitaliste : en particulier le rôle déterminant du profit et du rapport salarial, ou plus précisément des différentes formes de travail dépendant d'où est extraite la plus-value ; l'adjectif cognitif met en évidence la nouvelle *nature du travail*, des sources de valorisation et de la structure de la propriété sur lesquelles se fondent le processus d'accumulation et les contradictions qu'engendre cette mutation ». Ref Vercellone 2006, ainsi que *From formal Subsumption to General Intellect : Elements for a Marxist Reading of the thesis of Cognitive Capitalism*, dans *Historical Materialism*, 2007.

Je voudrai insister à nouveau sur les moments et les dates de toutes ces analyses.

Fumagalli propose une analyse non seulement économique, mais d'économie politique. Car si c'est la « connaissance », voire la créativité, qui est la nouvelle source de valeur <sup>3</sup>, alors ce qui est mis au travail et source d'accumulation c'est « la vie » (la subsumption vitale) et pour que cela marche, il faut bien un « pouvoir ». C'est ici que, comme bien d'autres, Fumagalli s'appuie sur Foucault d'abord (le « bio-pouvoir » : les cours au Collège de France de 1977-78 et 1978-79) et sur une lecture critique de Foucault menée par

---

<sup>2</sup> J'insiste sur deux points. D'une part, c'est bien une réflexion sur les transformations d'un capitalisme à l'autre, donc sur les ressorts de capitalismes que s'arrête Fumagalli, tout en estimant que c'est donc un capitalisme « industriel » qui va perdurer en se transformant. Cela mérite réflexion, mais je ne suis pas économiste et ne peux aller plus loin. En revanche Moulrier Boutang me semble aller plus loin en économiste en analysant les bénéfices liés aux « externalités » dont le nouveau capitalisme peut bénéficier « gratuitement » : ce n'est pas une simple économie d'échelle qui lui permet de se développer, mais l'accaparement et la monétisation de phénomènes « hors marché » (ma formule s'inspire de l'ouvrage de S.Zuboff 2020, note de lecture à venir).

<sup>3</sup> Dans le Capitalisme cognitif, sorti en 2007, les sources explicites de réflexion concernant le « travail immatériel » et donc le capitalisme cognitif, étaient d'une part les développeurs de logiciels open-source (autre rapport au travail) et d'autre part les « intermittents du spectacle » (autre modèle de travailleur). L'économie de Google et autres rachetant des smart-up pour se développer et se fournir en « big data » était à peine installée, certainement pas lisible.

Deleuze (1990) avec son concept de « sociétés de contrôle ». Pour Fumagalli le biocapitalisme est un régime d'accumulation lié à l'exploitation de la valeur sous la forme d'une « subsumption vitale », c'est dire que c'est la vie même des gens que ce capitalisme vise à mettre au travail et non plus seulement la « force de travail » dans un régime salarial de « prestation ». Mais dès lors comment « définir les nouveaux instruments de contrôle capables de dépasser la discipline et d'instaurer des formes de contrôle social » ? Lisant Deleuze qui lit Foucault : les sociétés disciplinaires du 18 et 19<sup>ème</sup> siècle atteignent leur apogée au 20<sup>ème</sup> avec l'organisation de grands milieux d'enfermement (famille, école, caserne, usine, de temps en temps hôpital et éventuellement prison). Or, pense Deleuze, « nous sommes dans une crise généralisée de tous les milieux d'enfermement (...). Réformer l'école, réformer l'industrie, l'hôpital, l'armée, la prison ; mais chacun sait que ces institutions sont finies, à plus ou moins longue échéance. (...) Ce sont les *sociétés de contrôle* qui sont en train de remplacer les sociétés « disciplinaires ». Fumagalli poursuit : Deleuze soulignait que dans les sociétés de contrôle, l'individu n'est pas défini par une signature ou un numéro, mais par un chiffre (mot de passe, code d'accès) tandis que les sociétés disciplinaires sont régulées par des mots d'ordre. Le langage numérique du contrôle est fait de chiffres qui marquent l'accès, ou le refus d'accès, à l'information. On ne se trouve plus devant le couple masse-individu estime Deleuze (Deleuze, 1990) : les individus sont devenus des « dividiuels », et les masses des échantillons, des données, des marchés, ou des « banques ».

Dès lors la société de contrôle est la gouvernance de la subsumption vitale. Elle se concrétise par trois tendances. La première est mise en évidence par Deleuze : l'argent et la zone de contrôle monétaire supranationale, les marchés financiers et la gestion brutale de la souveraineté financière ; et, autre face du contrôle, la gouvernance des comportements individuels à travers la « dette ». La seconde est l'évolution des types de contrat de travail face à une condition structurelle, existentielle et généralisée de la précarité : la condition précaire signale une anthropologie et une psychologie comportementales qui sont d'autant plus puissantes que le travail devient cognitif et relationnel. Mais il faut encore d'autres dispositifs de contrôle pour induire des comportements subjectifs en phase avec le processus d'exploitation de la vie inhérent à la subsumption vitale. Le contrôle des processus de formation du savoir (gouvernance de la technique, créant ainsi de l'ignorance) et la création d'imaginaires individualistes ad hoc : dispositif du mérite et de la prime individuelle, produisant des subjectivités individuelles en luttes perpétuelle les unes avec les autres).

Au lecteur de juger comment notre auteur articule ces analyses d'histoire longue et de changements sociaux avec son analyse de la transformation des régimes d'accumulation (exigeant une gouvernance) et l'évolution de certains secteurs d'activité. Pour Fumagalli, les acteurs de ce nouveau mode de production n'ont pas mis simplement en place une modalité microéconomique de l'organisation du travail industriel : transformant les rapports sociaux et le contenu même du travail, changeant les rationalités à l'œuvre, ils ont contribué à produire de l'institution<sup>4</sup> et pas seulement de l'organisation, et cela modifie profondément l'ensemble des systèmes économiques antérieurs. Cela ne veut pas dire que toutes les formes sociales d'économie politique sont relevables du capitalisme cognitif, mais qu'il existe bien un « paradigme d'accumulation et de valorisation unique et nouveau » dit AF (48). De fait, il ne s'agit plus seulement d'entreprises et de secteurs économiques spécifiques ; et ces changements sociaux ne concernent pas que « les travailleurs »...

---

<sup>4</sup> C'est un autre apport de la théorie de la régulation, déjà présent chez Moulier-Boutang.

4.2. Une autre manière de penser le travail... « cognitif », « immatériel », « intellectuel ».

J'ai indiqué en annonce de ce passage que la réflexion de Fumagalli porte à la fois sur les transformations de l'emploi –une critique de la notion même de marché du travail visant à rendre compte de ce que le 19<sup>ème</sup> siècle fait du travail (prestation de travail, force de travail ; une analyse de la précarisation et de ses effets de précarisation subjective) et sur la transformation même de ce qu'on peut appeler « travail ». C'est sur ce second point que je voudrai expliciter les thèses de Fumagalli.

Ici il sera question de « subsumption », un terme difficile à penser pour moi. Je pense qu'il s'agit là de ce qui est « intégré » dans un état du capitalisme comme produisant de la valeur marchande. Dès lors il me semble que Fumagalli combine trois types de réflexion d'économie politique. D'une part le capitalisme industriel aboutit, par l'augmentation de la productivité et l'automation, à une « saturation industrielle » et il se produit dans les pays riches un déplacement des besoins des « biens durables » vers les « services ». D'autre part le capitalisme profite des transformations techniques « avec le passage des technologies mécaniques-répétitives aux technologies linguistico-relationnelles » concernant l'information (donc aussi les échanges de savoirs). Enfin le capitalisme multiplie l'intégration de formes de vie dans la production de la valeur. « Il s'agit bel et bien d'une sorte d' « accumulation originaire », capable de mettre au travail et de valoriser ces activités qui étaient improductives dans le paradigme fordiste-tayloriste. La *subsumption formelle* a donc pour effet, dans le biocapitalisme, d'élargir la base de l'accumulation en mettant au travail les activités de formation, de soin, de reproduction, de consommation, de relation sociale et de temps libre ». D'où la transformation du concept même de travail. Car l'approche de Fumagalli est bien celle de la « mise au travail » qui amène par asservissement et assujettissement à l'exploitation d'autre chose que le « travail », une exploitation de ce que l'approche du capitalisme cognitif appelait le savoir, les connaissances, voire la créativité pour l'innovation. Dans cette approche ce ne sont pas les données (personnelles, privées, issues de toutes les occupations numérisables –ça c'est une autre analyse ?complémentaire ? plus tardive ?) qui, exploitées, produisent un nouveau capitalisme, c'est le *general intellect* que Marx analysait comme la connaissance objectivée dans le capital fixe et les machines, et qui, pour Fumagalli dépend aujourd'hui toujours davantage du travail vivant, c'est-à-dire du capital variable » (p.54). Pour que ce *general intellect* puisse devenir productif, estime-t-il, il a besoin d'espace et de réseaux de relations et ne doit pas rester incorporé dans une personne singulière, sauf à ne rester que valeur d'usage ; dès lors comment inscrire savoirs, relations sociales, intelligence émotionnelle dans un régime d'accumulation ? Ici Fumagalli s'appuie sur Lazzarato 2013, la gouvernance de la subsumption vitale repose sur l'asservissement-machine et psychologique, interdépendants- et l'assujettissement : « Dans le biocapitalisme cognitif, les techniques d'assujettissement passent par, et mobilisent, des formes de représentation (par exemple l'art, la parole, les savoirs, les pratiques discursives, esthétiques, visuelles... Elles s'accomplissent dans le concept de capital humain, capable d'assumer une responsabilité strictement individuelle et, en cas d'échec, de se sentir « coupable » et « endetté ». Les figures qui représentent le mieux ces processus d'assujettissement sont celles de l'autoentrepreneur et du consommateur » (Lazzarato, 2013, 148-49). L'analyse de « l'idéologie » est une pièce importante de celle d'assujettissement.

Cette reprise des analyses de Fumagalli est certes un peu longue. Elle me semble nécessaire pour situer cette « tradition » d'économie politique et tenter de comprendre ce qu'elle fait du « travail ». De fait il est ici plus question de travail que d'organisation.

**Pour conclure** à propos de « travail » et poursuivre la mise en culture utile pour ceux qui développent des recherches en « communications organisationnelles »...

Je renvoie à la note de lecture publiée sur le site d'Org&Co concernant l'ouvrage d'Antonio Casilli, (Casilli, A., 2019, *En attendant les robots. Enquête sur le travail du clic*, Seuil) : de fait, si on analyse avec Casilli ce que les « plateformes » et leurs modèles d'affaire font au travail, on repèrera de nouvelles formes de travail (le travail à la demande, le micro-travail et le travail social en réseau). Casilli, notamment, dans un passage intitulé « un vrai travail décorrélé de la rémunération », p.267-270, bataillant pour faire reconnaître comme travail ce que font, dans leur usage gratuit, les usagers des plateformes précise, pour « qualifier » comme travail ce que font les « travailleurs du clic, les critères de sa définition du « travail »: 1= il produit de la valeur, 2=ce n'est pas une activité informelle, 3=l'activité des travailleurs du clic se déroule sous surveillance, 4=l'attribution de tâches productives aux usagers introduit un lien de subordination, 5=si la rémunération ne permet pas d'identifier une relation de travail, elle est plutôt un critère permettant de départager les diverses fonctions et activités qui se déroulent en son sein selon le ratio travail ostensible/non ostensible des usagers.

Et... pour ceux qui comme moi s'inscrivent dans une tradition d'analyse qui considère que le travail répond à des activités humaines répondant à trois critères : 1=sociologique – activité socialisée et socialisante, rapport social répondant à une « division » « organisé, adressé et réalisé avec (ou contre- autrui » (Dujarier 2008, 15) ; 2= pris dans une dynamique économique (lié certes au marché du travail, mais aussi créant de la valeur pour l'entreprise) ; 3=enfin, c'est aussi une activité du sujet en prise avec le réel ou la contrainte –renvoyant ainsi à l'un des milieux de naissance de la conscience pointé par Hegel, ouvrant à la conscience « rusée » et aux résolutions de problème. Dès lors, en termes de « communications organisationnelles », il semble essentiel de ne pas oublier l'analyse « subjective » du travail : engagement, expression dans des collectifs, communications équipées et normées, travail intellectuel de résolution de problème, modalités de luttes contre certaines situations de travail.

Et si, en plus, il faut penser les organisations de travail et les gens en « télétravail » partiel dans des périodes où les « normes » et « bonnes pratiques », les « faire au mieux » s'inventent, tiennent ce qu'elles peuvent, s'inscrivent dans des dispositifs normatifs généraux, collectifs, familiaux, personnels, -hétéronomies cohabitantes-, comment construire de bonnes entrées en « com des orga ». Construire un ensemble de références SHS partageables, dont nous penserions et discuterions collectivement les apports et les limites me semble une des choses à faire...

#### Références de cette note de lecture :

- Boyer, R., 2020, *Les capitalismes à l'épreuve de la pandémie*, La Découverte  
Casilli, A., 2019, *En attendant les robots. Enquête sur le travail du clic*, Seuil  
Deleuze, G., 1990, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *Pourparlers* (1972-1990), Minuit

Dujarier, M-A., 2008, *Le travail du consommateur. De McDo à eBay : comment nous co-produisons ce que nous achetons*, La Découverte

Foucault, M., 2004, *Naissance de la biopolitique, cours au Collège de France 1978-79*, EHESS, Gallimard, Seuil

Foucault, M., 2004, *Sécurité, territoire, population, cours au Collège de France 1977-78*, EHESS, Gallimard, Seuil

Lazzarato, M., 1992, « Le concept de travail immatériel : la grande entreprise », in *Futur antérieur*, n°10, p.54-56.

Lazzarato, M., 1997, *Lavoro immateriale, Forme di vita et produzione di soggevitività*, Ombre Corte edizioni.

Lazzarato, M., 2013, *Il governo dell'uomo indebitato*, DeriveApprodi, -*Gouverner par la dette*, Les prairies ordinaires, 2014

Marazzi, Ch., 2005, « Capitalismo digitale et modello anthropogenetico del lavoro. L'ammortamento del corpo macchina », in Laville, J-L., Marazzi, C., La Rosa, M., et Chichi, F., dir, *Reinventare il lavoro*, Sapere 2000, p.112-XXX.

Moulier Boutang, Y., 2007, 2<sup>ème</sup> Edition, *Le capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, Ed.Amsterdam

Vercellone, C., 2013, « Capitalisme cognitif et revenu social garanti comme revenu primaire », Caillé, A, et Fourel, C., dir, *Sortir du capitalisme*, Le bord de l'eau, p137-148.

Vercellone, C., dir, 2006, *Capitalisme cognitivo*, Manifestolibri

Zuboff, S., 2020, *L'âge du capitalisme de surveillance. Le combat pour un avenir humain face aux nouvelles frontières du pouvoir*, Zulma Ed.